

Vie Et Travaux De M. Le Comte Jaubert

M. Germain De Saint-Pierre

To cite this article: M. Germain De Saint-Pierre (1875) Vie Et Travaux De M. Le Comte Jaubert, Bulletin de la Société Botanique de France, 22:10, X-XXVII, DOI: [10.1080/00378941.1875.10827799](https://doi.org/10.1080/00378941.1875.10827799)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1875.10827799>



Published online: 08 Jul 2014.



Submit your article to this journal [↗](#)



Article views: 13



View related articles [↗](#)

Messieurs,

C'est avec un sentiment de douloureuse émotion que je viens remplacer au fauteuil de la présidence notre éminent doyen, M. Boreau, dont la science et le dévouement ont fait du Jardin botanique d'Angers un des plus riches établissements botaniques de France et des mieux étudiés comme école de botanique.

Une cruelle maladie empêche M. Boreau de se rendre à cette séance et de la présider ; espérons qu'avant la clôture de cette session nous aurons le bonheur de voir M. Boreau prendre au milieu de nous sa place de président.

M. Boreau a été mon introducteur dans la science botanique pendant son séjour dans la Nièvre, il y a déjà bien des années, et c'est pour moi un devoir, que je suis heureux de remplir, de rendre ici un nouvel hommage à la science et au caractère de ce maître si distingué.

Par suite de la présentation faite dans la réunion préparatoire, M. le Président proclame l'admission de :

M. VALLOT (Joseph), élève du laboratoire des Hautes Études au Muséum, demeurant boulevard Saint-Germain, 243, à Paris, présenté par MM. Bureau et Poisson.

L'ordre du jour annonce le discours suivant prononcé par M. Germain de Saint-Pierre :

VIE ET TRAVAUX DE M. LE COMTE JAUBERT, par **M. GERMAIN DE SAINT-PIERRE.**

Messieurs,

La perte que la Société botanique de France a faite en la personne d'un de ses fondateurs, d'un de ses plus vénérés protecteurs et anciens présidents, M. le comte François-Hippolyte Jaubert, est une des plus irréparables qui pouvaient l'atteindre, un des coups les plus cruels qui l'aient frappée !

Pour le comte Jaubert, la Société botanique était une famille, et jamais il n'a cessé de s'en montrer le père et l'ami. Nul plus que lui n'a contribué à placer notre Société au niveau qu'elle occupe dans l'estime des savants et des lettrés ; il ne pouvait manquer de nous faire des prosélytes, on ne résistait pas à la séduction de cette voix si sympathique, au charme de cette parole entraînante.

Cette voix si persuasive et si éloquente, nous ne l'entendrons plus, hélas ! mais nous en retrouverons l'écho dans des écrits qui resteront comme des modèles de justesse d'esprit, de finesse d'observation, d'élégance et d'érudition.

Aussi ai-je accepté avec reconnaissance, comme un devoir de cœur, la mission que vous avez bien voulu me confier, de rendre, au nom de nous tous, un respectueux hommage à une mémoire qui nous est si chère (1).

Cette pieuse tâche m'est rendue facile par la précieuse intimité dont M. le comte Jaubert, qui encouragea avec une si parfaite bonté mes premiers pas dans la carrière scientifique, m'honorait depuis plus de trente-cinq années.

Je ne dois pas suivre le comte Jaubert dans toutes les phases de sa brillante carrière politique et administrative, et retracer ici la vie de l'homme d'État, du conseiller général, du député, du ministre, du pair de France, de l'économiste, de l'administrateur des compagnies de chemins de fer, et des grandes usines de la Nièvre et du Cher, promoteur ou vulgarisateur des idées et des améliorations agricoles nouvelles; je ne rappellerai même que brièvement la carrière de l'érudit.

Je dois vous parler ici du *naturaliste*, de l'explorateur scientifique de l'Asie Mineure, d'un des fondateurs de notre Société botanique de France, du membre de l'Académie des sciences, du créateur d'un important musée botanique, enfin du correspondant privilégié du plus savant, du plus érudit, et du plus généreux protecteur de la science et des lettres, Sa Majesté dom Pedro II, empereur du Brésil.

Je n'ai trouvé rien de mieux, pour bien peindre le caractère aimable, l'esprit fin et délicat du comte Jaubert, et l'heureuse alliance que nous trouvions en lui du botaniste et de l'érudit, que de le laisser parler ici lui-même, et d'emprunter à ces pages qu'il dictait avec une si merveilleuse facilité quelques passages où, sans y penser, le séduisant orateur, le savant écrivain, le spirituel et gracieux causeur se montre tout entier.

En 1797, un jeune commissaire de la marine, d'une famille de magistrats originaire de Condom, M. François Jaubert, épousait, sous les plus heureux auspices, M^{lle} Rosalie Cheminade, née à Grenoble en 1777, petite-fille d'un des correspondants de J. J. Rousseau. Après six mois de mariage, le brillant officier de marine quitta sa jeune femme pour suivre l'expédition d'Égypte...; il y périt à la bataille d'Aboukir.

De cette union naquit, le 27 octobre 1798, à Paris, François-Hippolyte Jaubert. Né dans les larmes et nourri par sa mère, l'enfant montra un déve-

(1) Plusieurs membres de la famille et notamment : M^{me} la vicomtesse Paul Benoist-d'Azy, fille de M. le comte Jaubert ; M^{me} la comtesse Hippolyte Jaubert, sa belle-fille, et M^{me} Duvergier de Hauranne, sa sœur, ont recueilli et ont bien voulu nous communiquer les documents relatifs à la vie, et particulièrement aux premières années du comte Jaubert. — Je dois de sincères et affectueux remerciements à notre confrère M. Emmanuel Duvergier de Hauranne, neveu du comte Jaubert, pour l'empressement qu'il a bien voulu mettre à me confier ces notes précieuses. Mon ami et excellent collaborateur M. E. Cosson, membre de l'Académie des sciences, a contribué à l'exactitude et à la richesse des détails de ce tableau, en rappelant à ma mémoire divers traits du caractère du comte Jaubert.

loppement précoce de l'intelligence et du cœur. Il passa ses premières années chez son grand-oncle maternel et beau-père, M. Micoud d'Umons (1), et fut présenté à ses deux oncles paternels : l'un, l'abbé Jaubert, curé de Notre-Dame de Bordeaux, fut ensuite évêque de Saint-Flour, plus tard baron de l'empire et député du Cantal en 1814 ; le second, F. Jaubert, avocat à Bordeaux et professeur de droit ; puis, membre du Tribunal qu'il présida en 1804, membre de la section de législation, conseiller d'État (section des finances), commandeur de la Légion d'honneur en 1807, gouverneur de la Banque de France et comte de l'empire. Ce dernier, frappé de l'heureux naturel de son neveu et de ses rares aptitudes, lui voua l'amitié la plus tendre, et se montra pour lui un second père, en lui transmettant son titre et sa fortune.

L'intelligente tendresse de la mère d'Hippolyte Jaubert, devançant les idées et les habitudes du temps, lui rendit familier, dès sa première enfance, l'usage des langues étrangères ; elle s'occupa, avec la même sollicitude, d'ouvrir l'esprit de l'enfant au goût des études les plus variées. Habitant pendant une partie de l'année les environs de Paris (à Clamart) et plus tard le Berry, elle s'y occupait d'horticulture, et se montrait une émule zélée de Dumont de Courset et des jardiniers de Trianon, par l'intérêt qu'elle portait aux progrès des cultures françaises et à l'acclimatation des plantes nouvelles.

De ces premières années passées à la campagne et dans les jardins, sous une si heureuse direction, date le goût de François-Hippolyte pour la vie rurale et pour les sciences naturelles.

Son éducation classique fut commencée dans une de ces pensions qui s'ouvrirent dans les premières années du siècle ; elle se continua avec succès au lycée de Liège, lorsque, en 1807, M. Micoud d'Umons fut appelé à la préfecture du département de l'Ourthe. Hippolyte Jaubert eut alors auprès de lui, comme compagnon et comme précepteur, un jeune Allemand qui le mit à même de se familiariser complètement avec l'usage de la langue allemande.

Les événements de 1813 et 1814 ramenèrent la famille à Paris et dans le Berry. Hippolyte Jaubert termina ses études classiques, et, sous la direction de Villemain, alors professeur de rhétorique au collège Charlemagne, il suivit des cours qui lui donnèrent le goût passionné, et toujours entretenu depuis, de la littérature ancienne.

Dans les années malheureuses des deux invasions de 1814 et 1815, il se rendait avec sa mère aux cours du Jardin des plantes ; de là des relations avec Desfontaines et Antoine-Laurent de Jussieu. Toutes les sciences natu-

(1) M. Micoud d'Umons, ordonnateur et premier commis de la marine avant la révolution, puis baron et préfet de l'empire, était père de M^{me} Duvergier de Hauranne. Il épousa en secondes noces sa nièce, M^{me} veuve Fr. Jaubert. M. le baron Micoud d'Umons était donc grand-oncle et beau-père de M. Fr.-Hippolyte Jaubert.

relles occupèrent activement les loisirs que pouvaient lui laisser ses études de droit, mais la botanique l'emporta sur toutes les autres.

Il fut dirigé vers la magistrature par son oncle paternel, M. le comte Jaubert (alors conseiller à la Cour de cassation). Muni de son titre d'avocat stagiaire, il aurait pu se faire connaître au barreau, mais la résolution prise par son oncle de lui transmettre, par adoption légale, sa fortune et son titre (en 1821), le détourna de cette voie.

Déjà passionné pour l'étude des plantes, il fit à cette époque, avec Victor Jacquemont, son ami de cœur, un long voyage botanique et géologique en Auvergne, dans les Cévennes et dans le midi de la France, jusqu'à Nice.

En 1822, un séjour en Dauphiné lui donna le loisir de parcourir les montagnes avec cet ami, dont la carrière devait être si courte et si brillante, et dont le souvenir se trouve pieusement rappelé dans toutes les productions scientifiques du comte Jaubert (1).

En 1822, après la mort de son père adoptif, Hippolyte Jaubert, devenu comte, se retira chez sa mère en Berry (au château d'Herry); il y déploya le zèle pour le bien public qui n'a cessé d'être le premier mobile de sa vie, consacrant son temps et sa fortune à la propagation de l'instruction primaire. Il dirigea avec le plus grand zèle l'école mutuelle gratuite qu'il avait fondée à Herry. Il se plaisait surtout à transformer la culture du pays; devenu propriétaire de la terre de Givry (où il a vécu jusqu'à sa mort), il s'y fit le propagateur des procédés de culture, alors nouveaux, de Mathieu de Dombasle.

Il épousa à cette époque M^{lle} Marie Boigue, fille d'un des plus riches industriels métallurgistes de France (2); de là les intérêts que le comte Jaubert avait dans les grandes usines d'Imphy et de Fourchambault, dont il devint administrateur, comme il devint administrateur de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans. C'est de cette époque que date son entrée dans la vie politique.

(1) Le comte Jaubert avait tous les genres de mémoire, mais il avait surtout *la mémoire du cœur*; il ne manquait jamais l'occasion de rendre hommage au mérite de cet ami de sa jeunesse, dont la mort prématurée fut un deuil pour la science et pour les lettres. Nous lisons dans la préface du livre *la Botanique à l'exposition universelle de 1855*: « ... Combien ont succombé prématurément ! Adrien de Jussieu, Achille Richard, Guillemin, Victor Jacquemont mort le plus jeune, Jacquemont débutant alors comme nous, notre premier compagnon de voyage, qui par la seule publication de ses lettres familières, écrites de l'Inde, a marqué sa place comme écrivain. Il s'en serait fait une bien plus grande parmi les savants, s'il lui avait été donné de rentrer dans sa patrie et d'y mettre en ordre les matériaux immenses qu'il avait rassemblés... » — Puis le comte Jaubert fait un retour sur lui-même : « ... D'autres enfin (le livre est écrit en 1855), sans abandonner jamais les plantes, n'ont que trop consommé de temps dans la politique ! Après le naufrage de leurs espérances, la botanique les a recueillis. Heureux encore ceux qui, prévoyant de loin de nouvelles tempêtes, et croyant avoir suffisamment payé leur dette à la patrie, sont rentrés les premiers au port ! »

(2) De cette union sont nés un fils, le vicomte Hippolyte Jaubert, et une fille, mademoiselle Claire Jaubert, devenue M^{me} la vicomtesse Benoist d'Azy.

Dans les premières années de la Restauration, il avait participé à la vive effervescence des jeunes gens de ce temps ; il avait suivi avec ardeur les débats des Chambres, surtout en 1820. Devenu propriétaire d'un vaste domaine, et exerçant une grande influence dans son département, il s'y fit naturellement une place importante. Les élections de 1827, les événements de 1830, l'amènèrent aux affaires, tant comme membre du Conseil général que comme député du Cher (1834) ; à cette époque, il joue un rôle actif et remarqué dans le groupe dont faisaient partie MM. Guizot, Duvergier de Hauranne, Piscatory et de Rémusat.

Le comte Jaubert devient ministre des travaux publics le 1^{er} mars 1840, sous la présidence de M. Thiers (1). En 1844, il est appelé à siéger à la Chambre des pairs (2).

Pendant le second empire, le comte Jaubert se tint écarté de la vie publique. Après les malheurs de la guerre, dans son ardent patriotisme, toujours jeune par l'esprit et le cœur, il n'hésite pas à affronter de nouveau les fatigues et les luttes de la tribune, et met au service de la France sa longue expérience des affaires publiques et sa parole éloquente. Aux élections de 1871, il est élu le second par le département du Cher et il prend une place indépendante dans l'Assemblée nationale.

Mais, si le comte Jaubert avait conservé la force et la jeunesse de l'esprit et du cœur, ses forces physiques commençaient à trahir son ardeur. Une atteinte bien cruelle lui avait été portée quelques années plus tôt par la mort de la gracieuse et adorée compagne de sa vie, M^{me} la comtesse Jaubert.

Un terrible événement l'avait non moins rudement frappé pendant la guerre. Son fils, M. le vicomte Hippolyte Jaubert, qui réunissait les grâces maternelles à l'esprit distingué de son père, chef de famille lui-même et comblé dans ses vœux les plus chers, était mort victime de sa courageuse attitude et de son patriotique dévouement dans la commune du département de la Sarthe qu'il administrait. Emmené comme otage, il avait succombé aux mauvais traitements de l'ennemi.

(1) C'est sous le ministère de bien courte durée de M. le comte Jaubert, que les fortifications de Paris furent votées. Cette mesure, qui souleva une si vive opposition alors, devait être trente ans plus tard (1871) d'un secours efficace, bien qu'insuffisant, hélas ! lors des malheurs de l'invasion étrangère.

(2) M. de Cormenin, dans son livre des *Orateurs de la tribune française*, signé Timon (édition de 1844), consacre un chapitre au comte Jaubert ; on y trouve un portrait gravé ressemblant, mais le portrait à la plume n'est pas flatté. Timon ne peut cependant se refuser à rendre justice au caractère « sûr, honnête, loyal, indépendant, courageux » du comte Jaubert ; il est obligé de faire l'éloge de « son improvisation pleine de verve et d'à-propos », et il se plaît à reconnaître « qu'en dehors des vivacités de la tribune », c'est « un commerce affectueux, c'est une élégante politesse de manières, c'est une facilité de mœurs douces et charmantes ». — Mais ce qu'il ne peut lui pardonner, c'est « qu'il ait fait de son cabinet une serre, et de son portefeuille un herbier ! » — M. de Cormenin oubliait ou ignorait, sans doute, que l'étude et la contemplation de la nature sont la voie la plus sûre pour arriver à la saine appréciation de l'humanité et des institutions humaines.

Malgré ce double malheur qui l'avait accablé, rien n'était, en apparence du moins, changé aux habitudes laborieuses du comte Jaubert. Membre actif des commissions à l'Assemblée nationale, étudiant à fond tous les projets, toujours prêt à l'attaque et prompt à la riposte, il compensait les forces qui lui manquaient par une ardeur fébrile, par une indomptable volonté. En 1872, il est atteint d'une grave pleurésie; rechute plus grave encore en 1873. Il ne veut pas s'avouer à lui-même qu'il a besoin de repos : aux labeurs politiques de chaque jour, il ajoute les travaux scientifiques; ses courts instants de loisir sont consacrés à son cher musée botanique de Givry; et il élabore une étude sur les cultures de Trianon, en même temps qu'il médite et qu'il rédige sa proposition de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur. Dernières manifestations de cet esprit si fécond, dont toutes les pensées, jusqu'à la dernière heure, ont été pour l'avancement des sciences, la gloire de l'esprit humain et la prospérité du pays !

Le comte Jaubert entra en 1820, avec Victor Jacquemont, dans la Société d'histoire naturelle de Paris (section de botanique) formée sous les auspices d'Alexandre Brongniart; les autres membres de cette section étaient alors MM. Adolphe Brongniart, Adrien de Jussieu, Guillemain, Kunth et Achille Richard.

Au printemps de 1839, le comte Jaubert entreprit, dans un but tout scientifique, avec M. Charles Texier, un voyage en Orient. C'est pendant ce voyage que M. Jaubert a recueilli en partie les matériaux de son grand ouvrage iconographique : *Illustrationes plantarum orientalium* (1).

Les *Lettres écrites d'Orient*, publiées dans la *Revue des Deux Mondes* (t. XXIX, 1^{er} février 1842), forment ce que l'on pourrait appeler la partie pittoresque du voyage scientifique du comte Jaubert (2).

(1) Ce magnifique ouvrage, intitulé *Illustrationes plantarum orientalium*, aucto-ribus Jaubert et Spach (1842-1856), cinq volumes in-4°, comprend, en dehors du texte latin, remarquable par sa précision et par la richesse des détails descriptifs, 500 magnifiques planches grand in-4°, dessinées par les plus habiles artistes et gravées sur cuivre, figurant 500 espèces, la plupart nouvelles; chaque plante, dessinée de grandeur naturelle, est accompagnée du dessin des détails d'analyse grossis de la fleur et du fruit. C'est peu de temps après son retour d'Orient que le comte Jaubert commença la publication de ce beau recueil; il en groupa les matériaux (empruntés à ses découvertes personnelles, et aussi à celles de ses devanciers, particulièrement aux collections d'Aucher-Éloy).

L'ouvrage fut publié sous le patronage des ministères de l'instruction publique et des travaux publics. M. Jaubert en traça le plan, en exécuta diverses parties, et s'en réserva la direction; puis il en confia l'exécution générale à un botaniste de haut mérite, M. Spach, qui a conduit cette belle œuvre à bonne fin. Le comte Jaubert, dans sa justice et sa modestie, aimait à reconnaître et à signaler la part prépondérante que M. Spach a prise à la rédaction de cet ouvrage.

(2) Cet intéressant journal de voyage commence ainsi : « Marseille... — Je vais préluder ma moisson d'Orient par une petite herborisation aux portes de la ville, à Mont-tredon, localité fréquentée par les botanistes; je l'ai parcourue il y a dix-huit ans, avec le pauvre Jacquemont : j'y retrouverai des souvenirs. Avant que jeunesse fût entièrement

Peu de temps après, le comte Jaubert se fait un pieux devoir de sauver de l'oubli la mémoire d'un martyr de la science, le botaniste collecteur Aucher-Éloy, qui l'avait précédé en Orient, et qui avait succombé à l'épuisement de ses forces, en léguant aux amis de la botanique de véritables trésors, fruits de ses laborieuses récoltes poursuivies pendant huit années, dans les contrées presque inexplorées de l'Orient. L'ouvrage du comte Jaubert, intitulé : *Relations de voyages en Orient, de 1830 à 1838*, d'Aucher-Éloy (1), est un livre plein d'intérêt.

• Nous croyons être approuvé par tous les amis des sciences naturelles, dit le comte Jaubert, en faisant connaître la vie d'un des explorateurs les plus courageux qu'elles aient jamais inspirés, et ce qui nous reste de ses écrits. Les botanistes surtout nous en sauront gré. C'est parmi eux qu'existe, au plus haut degré peut-être, l'espèce de confraternité qu'on a remarquée entre les hommes qui s'occupent d'un même genre d'études. Ils forment comme une société à part qui a sa vie propre, son langage et ses signes de ralliement ; solidaires dans leurs efforts pour l'avancement de l'œuvre commune, c'est un devoir pieux, pour tous, de mettre en lumière les travaux et les services de leurs devanciers ! Toutes les sympathies sont acquises à l'homme intrépide qui a poursuivi un noble but, à travers des difficultés, des périls de toute espèce, et qui, après les aventures les plus extraordinaires, meurt enfin, sur la terre étrangère, victime de son dévouement. »

Dix ans plus tard, en 1853, le comte Jaubert rendait hommage à la mémoire d'un autre martyr de la science, le voyageur naturaliste Boivin, l'explorateur de Madagascar, qui, épuisé de fatigue, revenait mourir en France en touchant au port. «... L'amirauté fit dresser l'inventaire de tout ce qu'il avait

passée, avant que fût éteint en moi l'enthousiasme qui m'a constamment porté aux voyages, j'avais besoin d'en faire un : pouvais-je mieux choisir ? »

Voici les voyageurs traversant les ruines d'Éphèse « de plus en plus envahies par les marécages ». Le camp est posé dans une mosquée abandonnée dont le minaret sert d'asile aux cigognes...; de toutes parts des arabesques, des marbres, une cour et sa fontaine..., ombragée de grands Térébinthes, et sur la colline qui domine la mosquée, un vieux château byzantin à créneaux. « Nous eûmes bientôt choisi chacun notre petit coin pour y dresser nos lits. Le dortoir était vaste... Je ne suis pas le plus mal arrangé ; je me suis fait, avec quelques morceaux de bois plantés dans mon coin de la mosquée et une de mes couvertures, une lente excellente ; ma moustiquaire me sert de rideaux... M. Texier mesure la mosquée..., M. Saul change mes plantes (de papier), et je fais à tout le monde la lecture, tantôt de Strabon, tantôt des épîtres de saint Paul aux Éphésiens et des Actes des apôtres ; le tout entremêlé de nombreuses parties de pipe. Nous nous rappellerons longtemps la mosquée d'Aya-Soulouk. »

Le jour suivant, station moins agréable près des ruines de Magnésie. « Les maisons sont construites en terre, ou même avec les branchages entrelacés de l'*Agnus-castus*... ; la famine et les insectes ont failli nous en chasser... Magnésie était arrosée par la petite rivière du Léthé qui se jette dans le Méandre... C'est une magnifique contrée ; nous buvions avec les eaux du Léthé l'oubli de notre misérable gîte. Strabon à la main, nous avons pu reconnaître toute l'ancienne topographie de la localité. »

(1) Deux volumes, 800 pages, avec une carte indiquant les itinéraires. Librairie de Roret, 1843.

rapporté... Il n'y avait point d'argent, mais le bagage scientifique se composait de douze énormes caisses de plantes... Combien peu de ces hardis voyageurs ont pu revoir leur patrie ! ajoute le comte Jaubert, et jouir en paix d'une aisance, d'une considération si chèrement acquises ! Elle est lamentable la liste des martyrs de la science : Aucher-Éloy, Douglas et tant d'autres ! Tu ne seras pas oublié non plus, cher Jacquemont, compagnon de nos premières courses dans la région des oliviers et dans les montagnes ! »

Comme ministre des travaux publics, il avait inscrit son nom sur la grande carte géologique de France, à côté de ceux de Dufresnoy et d'Élie de Beaumont. Vers 1840, le comte Jaubert avait concouru activement, avec MM. Cosson et Germain de Saint-Pierre, à l'exploration des stations botaniques les plus intéressantes des environs de Paris, comme il l'avait fait quelques années plus tôt, avec M. Boreau, pour la *Flore du centre de la France*.

En 1854, le comte Jaubert donnait son actif concours à la fondation de la *Société botanique de France*. Élu vice-président de la Société pour 1855 et 1857, il fut nommé président en 1866.

En 1858, il fut appelé à siéger à l'Académie des sciences comme membre libre. Par les services rendus à la science et aux savants, par son érudition, par l'autorité de sa parole, par ses ingénieux et charmants écrits, par son esprit si fin et si délicat, ajoutons par sa position éminente, il était désigné, à bien des titres, pour voir son nom inscrit à l'Académie des sciences auprès de celui de Delessert.

Le comte Jaubert, habitué dans les assemblées délibérantes et dans les conseils d'administration à scruter les questions constitutionnelles, ne tarda pas à solliciter une révision des lois et règlements qui régissent l'Académie des sciences, et plus particulièrement la classe des académiciens libres. L'Académie n'ayant pas tenu compte de ses efforts réitérés, et un ordre du jour du 3 juillet 1872 ayant écarté l'examen de ces questions, le comte Jaubert, voyant ses bonnes intentions méconnues, crut devoir déposer sa démission sur le bureau de l'Académie.

Je dois me borner à rappeler les regrets unanimes des amis des sciences et des lettres lorsqu'ils connurent la décision irrévocable du comte Jaubert.

Comme tous les vrais naturalistes, le comte Jaubert avait un culte pour Linné ; il était fier d'avoir été le disciple d'Antoine-Laurent de Jussieu et l'élève de Desfontaines, et il ne négligeait aucune occasion de proclamer son admiration et son respect pour les grands législateurs de la science botanique. Aussi les légitimes successeurs de ces maîtres étaient-ils tous, les morts et les vivants, de son intimité. Adrien de Jussieu, son émule en esprit, en finesse, en grâces, en érudition, avait été son ami préféré. Le *Prodromus* de De Candolle et le *Genera* d'Endlicher étaient à portée de sa main, dans son cabinet, et presque toujours ouverts sur sa table de travail.

Autant par respect pour la doctrine de ces grands naturalistes que par sen-

timent personnel et par conviction basée sur l'observation et sur l'étude, le comte Jaubert était peu favorable au système, inauguré il y a quelques années, de la subdivision indéfinie des types spécifiques linnéens, système dissolvant qu'il appelait familièrement la *pulvérisation de l'espèce* ; et tout en recherchant soigneusement pour son herbier les formes secondaires des espèces polymorphes, il les admettait seulement à titre de variations.

Chez lui cette prudente réserve n'était ni indifférence, ni parti pris, ni refus d'un attentif et laborieux examen. Il était doué de ce tact exquis, de ce sûr et rapide coup d'œil, de ce sentiment indéfinissable du vrai auquel on reconnaît chez le naturaliste la lumière du *feu sacré*.

Le comte Jaubert était un esprit trop français pour n'avoir pas été séduit, comme savant, comme penseur et comme érudit, par la grâce, par la gaieté, par la finesse, par le sens profond, et par la science presque universelle de l'un des pères de la langue française, de Rabelais, précurseur de Molière, de la Fontaine et de tant d'autres ; aussi, dans son discours d'ouverture comme président de la session extraordinaire de la Société botanique à Montpellier (en 1857), trace-t-il, de main de maître, le portrait et le panégyrique du grand Calloyer (qui entend le beau) des îles d'Ilyères, reconnu par la Faculté de Montpellier *dignus intrare*... Il nous rappelle que Rabelais nous a, le premier donné les préceptes d'une bonne herborisation. Son héros (Gargantua) s'éveillait (ne l'oublions pas, dit le comte Jaubert) environ à quatre heures du matin... « et passans par quelques prez ou autres lieux » herbus... visitoyent les arbres et plantes, les conférons avec les livres des » anciens qui en ont escript... et en emportoient leurs pleines mains au logis ; » desquelles avoit la charge un jeune paige nommé Rhizotome » (coupe-racine). Le comte Jaubert félicite notre savant confrère, M. E. Planchon, d'avoir (en 1845) acquitté la dette de la science en dédiant au naturaliste philosophe de 1530 une belle plante : *Rabelaisia*, et il demande que le *Rabelaisia* soit cultivé et mis à la place d'honneur dans les serres du Jardin botanique de Montpellier.

Une bien vive satisfaction pour le comte Jaubert fut le succès de l'intéressante et attrayante session botanique dans le Morvan et au domaine de Givry. C'était au mois de juillet 1870, et, tout entiers au joyeux entrain de nos courses botaniques, à l'intérêt de nos recherches, ou à l'attrait de nos séances, les unes en plein bois, à la station celtique du mont Beuvray, les autres dans les élégants salons ou les beaux jardins de Givry, sous le charme de la conversation animée et de la douce gaieté voilée par une teinte de mélancolie du gracieux châtelain notre hôte, nous étions loin de nous douter que la France, en apparence si puissante et si calme, serait, quelques mois plus tard, menacée dans son existence, et que nos chères campagnes et nos villes si florissantes seraient foulées par des hordes envahissantes et se teindraient du sang de nos enfants !

Je résiste à regret à la tentation de rapporter ici quelques passages du discours si plein d'érudition prononcé à Autun par M. le comte Jaubert à la séance d'ouverture de cette session : la flore de la Bible, les plantes d'Homère et de Virgile en fournissent le sujet ; et nous passons en revue l'*Ezob* de Salomon, qui est non pas l'Hysope, comme on l'a cru, mais bien le gracieux *Capparis spinosa* (le Câprier), dont les lianes fleuries décorent les anciennes murailles dans l'Orient, comme dans notre Provence. Puis le *φηγὸς* d'Homère, le *Fagus* qui est le Hêtre pour Pline, mais qui est le Chêne pour Virgile. Nos anciennes forêts de *Fayg* étaient des forêts de Chênes, et c'est là qu'on faisait les meilleurs *fagots* (fag-ots).

Dans ce beau domaine de Givry, tantôt notre hôte nous faisait admirer les bords inondés si pittoresques de la Loire, les petites lagunes sablonneuses, les cours d'eaux affluents et leur riche et luxuriante végétation spontanée ; tantôt il nous montrait, et avec la satisfaction du succès, des fermes modèles dans lesquelles des constructions modernes d'un aspect élégant ont remplacé les chaumières à toits moussus du vieux temps ; de vastes prairies bien assainies et irriguées, dans lesquelles les Graminées fourragères se substituent aux Joncées et aux Cypéracées, au profit des *racés ovines et bovines perfectionnées*, mais au grand détriment de la richesse botanique du pays ; tantôt il nous faisait parcourir, soit à pied, soit en voiture, ses vastes bois aux longues routes d'exploitation, aux grandes allées droites à perte de vue, aux taillis assainis, aux clairières repeuplées en arbres verts.

Le sentiment de la poésie dominait chez le propriétaire, mais toujours à la condition que le naturaliste laissât les coudées franches à l'agriculteur.

Le comte Jaubert m'apparut rarement plus ému que le jour où, rentrant à la Société botanique, après les jours néfastes du siège de Paris et du sinistre passage de la Commune, il nous annonça l'arrivée à Paris de S. M. l'empereur du Brésil, dom Pedro II d'Alcantara, et l'intention manifestée par ce monarque, ami et protecteur des sciences et des lettres, de venir au milieu de nous, de s'intéresser à nos travaux et d'assister à nos séances.

L'émotion du comte Jaubert fut communicative. Après cette douloureuse période de notre histoire, une telle visite nous apportait, en quelque sorte, la première consolation : c'était comme un encouragement à nos travaux scientifiques, un espoir d'une ère nouvelle de gloire et de prospérité. Sa Majesté l'empereur du Brésil, de retour dans ses États, n'oublia pas qu'il avait daigné accepter le titre de membre de la Société botanique de France, et ce fut au comte Jaubert qu'il adressa, le jour même de l'inauguration du télégraphe transatlantique, un télégramme pour le prier de transmettre à ses confrères l'expression de ses sentiments de bienveillance et de bon souvenir.

Il élevait vers la même époque le comte Jaubert à la dignité de grand officier de son ordre de la Rose.

Le comte Jaubert avait aimé Adrien de Jussieu pour son esprit si fin et si

cultivé, pour son caractère qui offrait un heureux mélange de bonhomie et de dignité. Mais il l'aimait surtout comme le religieux conservateur et le propagateur des saines traditions botaniques que nous ont léguées Tournefort, Linné, Desfontaines et Antoine-Laurent de Jussieu. Adrien de Jussieu, c'était le démonstrateur se plaisant à s'entourer dans les écoles de botanique, dans les champs et dans les bois, d'une ardente phalange de jeunes naturalistes dont il se montrait le père, le protecteur, le conseiller, le maître, et souvent l'ami, et qu'il conduisait, à la lettre et au figuré, par des sentiers fleuris, à l'observation, à l'étude, et à l'amour des plantes.

Aussi le décret qui, peu après la mort si prématurée d'Adrien de Jussieu, supprima brusquement son enseignement traditionnel et si populaire, d'abord à la chaire de Botanique rurale, au Muséum, puis à la Faculté des sciences, fut-il regardé par le comte Jaubert, et par nous tous, comme un véritable malheur pour la botanique française.

Dès ce jour, le comte Jaubert se promit de regagner à la botanique le terrain perdu, il fut un des plus ardents promoteurs de la fondation de la *Société botanique de France*; il ne cessa de réclamer le rétablissement de la chaire de botanique rurale au Muséum, et, dans une série de chaleureux plaidoyers, qui furent publiés, de 1853 à 1857, dans le *Bulletin de la Société botanique de France* (*Sur l'enseignement de la botanique à Paris*), revendiquait le droit, si peu contestable, de la science botanique à conserver au moins ses anciennes chaires traditionnelles.

Ce ne fut, cependant, que bien des années plus tard, en 1873, qu'il eut enfin la satisfaction de voir ses persévérants efforts couronnés par le succès. A la suite d'un éloquent rapport présenté par lui à l'Assemblée nationale à l'occasion de la discussion du budget de l'instruction publique, une loi rétablit au Muséum la chaire de Botanique des Jussieu.

Il y a deux années à peine, le comte Jaubert, dans une remarquable notice publiée dans le *Bulletin de la Société botanique*, adressait un dernier et affectueux hommage à la mémoire d'un savant et éminent confrère et digne ami, Sébastien-René Lenormand (1). Nous ne pensions pas alors que le comte Jaubert, qui avait conservé toute l'ardeur scientifique, et, disons-le, toutes les grâces d'esprit de la jeunesse, le suivrait de si près dans la tombe, précédé, à quelques mois d'intervalle, par notre illustre et vénérable président, M. Fée, et suivi par notre éminent confrère, M. G. Thuret, deuils survenus coup sur coup, et que notre Société portera longtemps et religieusement !

« Parmi les savants, dit le comte Jaubert, dont l'histoire de la botanique aime à consacrer le souvenir, sont ceux qui, modestement attachés à leur province natale, et sans s'être signalés par de grandes découvertes ou publi-

(1) *Notice sur la vie et les travaux de Sébastien-René Lenormand*, lue à la Société botanique de France, dans sa séance de rentrée du 15 novembre 1872.

cations du premier ordre, ont éminemment contribué aux progrès de la science par le patronage qu'ils y ont exercé, par l'étendue de leurs relations, par une libéralité sans bornes, autant qu'ils l'ont honoré, par leur désintéressement et la dignité de leur caractère.

» Tels furent en France, de nos jours, Mougeot (de Bruyères), Requier (d'Avignon), Lenormand (de Vire). Honoré de l'amitié de ces trois hommes excellents, il m'a été donné de les visiter souvent, d'entretenir avec eux pendant de longues années une correspondance pleine de charme et d'instruction. Le premier fut, dès 1819, mon guide dans les Vosges; le second, mon introducteur dans la brillante végétation du Midi; et peu de temps avant le jour qui nous a ravi Lenormand, nous échangeions encore, dans sa retraite philosophique de Lénauidières, les fruits de nos études et nos sentiments. »

L'intéressant ouvrage du comte Jaubert, intitulé : *la Botanique à l'Exposition universelle de 1855*, est un de ceux où l'auteur a réuni avec le plus de grâce et le plus de succès les qualités du penseur, de l'écrivain et du savant *curieux de la nature*. Nous ferions à ce livre de nombreux emprunts, s'il n'eût été publié par articles dans le *Bulletin de la Société botanique de France*.

Le comte Jaubert n'était pas un botaniste de cabinet; il aimait vraiment les plantes, cette moitié charmante du monde des êtres organisés; il les aimait surtout vivantes, il les admirait avec passion dans les sites qu'elles décorent, et ne le cédait à aucun de nous dans son ardeur à les récolter.

Rien n'était comparable à l'entrain, à la bonne humeur, à l'esprit d'à-propos qui lui faisaient gaiement supporter les petits contre-temps du voyage qu'il s'entendait, du reste, parfaitement à éviter. Lors de nos bonnes excursions botaniques, la fatigue de la plus longue course n'entraînait jamais en ligne de compte lorsqu'il s'agissait d'aller à la découverte de quelque intéressante localité, à la conquête d'une plante rare depuis longtemps perdue de vue et qu'il fallait retrouver, ou à la recherche d'une station douteuse qu'une question de géographie botanique rendait intéressante à constater.

Les membres de la Société botanique de France qui ont assisté à la session extraordinaire de Pau et Caunterets en 1868, se rappelleront longtemps avec quel entrain le comte Jaubert (alors âgé de soixante et dix ans) les conduisait à travers les bourrasques de neige et une série de violents orages, à l'assaut du col de Marcadou. Il avait conservé alors toute la verdeur de ses jeunes années, et nous ne savions qu'admirer le plus, de sa force morale ou de sa force physique qui lui faisaient supporter si allègrement une pareille épreuve. Par ses conseils et par son exemple il soutenait et relevait parmi nous les courages défaillants. Les muletiers espagnols, hésitants et prêts à battre en retraite pour se réfugier à Penticosa, furent maintenus à leur poste et dominés par son exemple et son énergie.

On aurait pu dire du comte Jaubert ce qu'il avait dit lui-même de son ami

M. Cordier (1), l'éminent géologue : «... Aucun n'a mieux voyagé. Cet art de voyager, il l'avait porté à sa perfection...; à l'esprit méthodique et patient s'alliait, chez lui, le sentiment profond de la nature... » Et plus loin : «... Quelle n'est pas la supériorité des voyages dont l'étude de la nature est le but, sur les voyages qualifiés exclusivement de pittoresques !... Si le voyageur est étranger aux sciences, ses formules admiratives sont bien vite épuisées ; il tombe dans l'exagération, dans le vague, dans les redites, et l'ennui se glisse parmi les fleurs de sa rhétorique... Il n'a pas su puiser la vérité à la source ! (2)... »

Mais, si le comte Jaubert se plaisait à observer et à recueillir les plantes dans la nature, il aimait non moins passionnément à les recevoir, bien et dûment préparées pour l'herbier : c'est ce qu'il appelait, et le mot a fait fortune, *herboriser par la voie sèche*. Le jour de l'arrivée d'une collection expédiée par un explorateur de lointaines contrées, fût-ce même d'un simple fascicule de plantes de France bien étudiées et soigneusement étiquetées, était toujours, pour lui, une heureuse journée.

Soumettre ces nouveaux spécimens à un curieux et attentif examen, en faire l'objet d'une consciencieuse étude, surveiller leur intercalation en bon ordre dans l'herbier (sans oublier de s'informer préalablement s'ils avaient subi, dans son laboratoire, la préparation nécessaire à la conservation des plantes sèches), était, pour cette nature active, moins un travail qu'un délassement et un plaisir.

A cet esprit rapide et pénétrant : la conception, le plan, l'agencement et l'exécution définitive de l'œuvre ; aux travailleurs adjoints, le soin de placer successivement chaque objet à portée de sa main. C'est là ce que le comte Jaubert appelait la *division du travail* : à ses aides le labeur de débayer le terrain et de rassembler les matériaux de l'édifice ; au maître, le talent de la mise en œuvre et le mérite de conduire le travail à bonne fin, déterminant avec sûreté une espèce d'un coup d'œil, tranchant d'un mot une difficulté, pénétrant sans hésitation une obscurité, et rédigeant avec autant de clarté que de méthode et de facilité.

Désireux de répandre le goût de l'étude et d'encourager de tout son pouvoir les amis de la science des plantes, le comte Jaubert semblait aussi heureux d'avoir à distribuer des plantes que d'en recevoir. Ses *duplicata*, emmagasinés en bon ordre étaient littéralement mis à la disposition des botanistes. Nous n'avons pas oublié, mon ami M. E. Cosson et moi, qu'à une époque déjà trop loin de nous, hélas ! inexpérimentés, mais ardents néophytes, le comte Jaubert

(1) Rappelons ici l'amitié dont Ramond, le célèbre agronome et naturaliste (auquel a été dédié le *Ramondia pyrenaica*), et M. Cordier, mari de la pupille et nièce de Ramond, ont honoré la jeunesse du comte Jaubert. — Le comte Jaubert était resté un des *fidèles* des excursions géologiques si intéressantes et si instructives de M. Cordier.

(2) *Notice sur la vie et les travaux de M. Cordier* (publiée dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, mars 1862).

nous avait conviés à une riche *herborisation par la voie sèche*, en nous autorisant à mettre à contribution les vastes magasins de *doubles*, restes opimes du grand herbier acquis alors par le comte Jaubert du zélé botaniste et ardent collectionneur Lepeletier de Saint-Fargeau.

En 1858, le comte Jaubert fit hommage à Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, son vénérable ami, pour le cabinet d'histoire naturelle du petit séminaire d'Orléans, d'un herbier général normal, types des familles, des principaux genres et des espèces notables indigènes et exotiques, extrait de ses propres collections, et comprenant environ six mille plantes (1). — Il ajouta à cette libéralité le don de son importante collection d'oiseaux.

M. le comte Jaubert n'aimait pas les demi-mesures, et, une fois le parti pris, il attaquait résolument, taillait dans le vif, sabrait les broussailles, et, au besoin, tranchait d'un seul coup le nœud gordien. Possesseur d'une des plus riches bibliothèques botaniques, il n'hésita pas à sacrifier les livres à l'herbier. L'herbier, s'était-il dit, c'est le *livre* ! et la bibliothèque, *l'annotation du livre*. Nos livres à nous n'ont en effet qu'un but : aider à déchiffrer le grand livre de la nature. Groupons et condons ces moyens d'étude, et, pour gagner du temps, au lieu d'aller de chaque page de l'herbier à chacun des rayons de la bibliothèque, mettons les livres dans l'herbier ! au moins par l'intermédiaire des gravures. Tous les ouvrages à planches de la bibliothèque furent mis à contribution ; chaque planche fut classée à son ordre dans l'herbier, ici remplissant une lacune, ailleurs ajoutant le port, et souvent la fleur ou le fruit à tel échantillon incomplet, fournissant quelquefois une utile et savante analyse, renseignant sur les couleurs que la plante sèche ne conserve pas, comblant surtout les vides laissés dans l'herbier par les *plantes grasses*, les végétaux à feuilles géantes comme certains Palmiers, certaines Aroïdées ; enfin représentant les fruits charnus ou d'un volume à désespérer le plus hardi préparateur.

La bibliothèque avait perdu de son prix, les ouvrages à planches s'y trouvaient mutilés, mais... l'herbier avait en même temps décuplé de valeur pratique.

Vers 1840, il s'aperçut que son immense collection botanique était menacée d'une destruction prochaine par l'invasion des insectes. Il se décida courageusement à faire passer toutes les plantes de l'herbier, une à une, à la dissolution alcoolique de sublimé corrosif.

Les travaux de philologie n'avaient guère moins de charmes pour le comte Jaubert que les travaux de botanique ; autant qu'il dépendait de lui de le faire, il les menait de front, et ce n'était jamais sans regret que les exigences de l'une l'obligeaient à résister aux entraînements de l'autre.

(1) M. Jaubert, l'élégant latiniste, a écrit sur la première page de cet herbier la dédicace suivante : « *Decuma herbarii Jaubertiani excerpta in honorem reverendissimi Aurelianensis episcopi*, 1858. »

Tous ces travaux avaient d'ailleurs pour mobile le sentiment du patriotisme le plus profond et le plus éclairé. Citons son *Glossaire du centre de la France* (1835), dont la première esquisse (1844) avait pour titre : *Vocabulaire du Berry, par un amateur du vieux langage* ; avec cette fine épigraphe empruntée à Molière : « Mon Dieu ! je n'avons pas étuguié comme vous, et je parlons tout drèt, comme on parle chez nous ! » Travail de haute érudition, dont la dernière édition (1864) eut les honneurs d'une couronne académique.

A chaque page, les préoccupations du botaniste se font sentir à travers celles de l'érudit, ainsi que le démontre la citation suivante, empruntée à la piquante introduction du *Vocabulaire du Berry* : « Sous certains rapports, un glossaire ressemble à une *flore locale*, où tant d'espèces d'origines différentes se sont donné, en quelque sorte, rendez-vous ; où les traits généraux eux-mêmes de la végétation sont empruntés, de proche en proche, à d'autres pays. Dans les flores, *l'aire de la plante*, comme dit la géographie botanique, et dans le glossaire, le cercle d'action du mot, s'étendent ou se resserrent, au gré d'une foule de circonstances locales, ou de phénomènes de dissémination, de telle sorte que, ni la flore, ni le glossaire ne comportent une délimitation parfaitement nette ; l'observateur passe, par des nuances insensibles, à d'autres formes qui se généralisent à leur tour dans les contrées limitrophes... Si pour se donner le plaisir d'une plus riche énumération, on va, de propos délibéré, ou sur des témoignages douteux, emprunter des espèces étrangères au pays, tout mérite disparaît. Aussi, lorsque guidé par l'analogie, j'ai rencontré dans les autres glossaires un mot qui semblait à ma convenance, je n'ai pas dit d'un ton assuré : *Il doit être à nous !* J'ai respecté le bien d'autrui. »

Mentionnons l'actif concours du comte Jaubert à la *Flore du centre de la France* de M. Boreau, et la participation qu'il voulut bien prendre à notre *Flore des environs de Paris* ; et faisons remarquer la place dominante qu'il attribuait, dans son herbier, à nos plantes indigènes, et particulièrement aux plantes du Berry, son pays d'adoption et de prédilection.

Le dernier travail botanique important du comte Jaubert a pour titre : *Inventaire des cultures de Trianon*. Pendant sa dernière maladie, malgré l'épuisement rapide et progressif de ses forces, malgré le rôle actif qu'il continuait à remplir avec tant de persévérance à l'Assemblée nationale, il s'occupait activement, avec la coopération dévouée de notre savant confrère et ami M. de Schœnefeld, des intéressantes mais longues recherches que nécessitait l'achèvement de ce travail.

Le jardin de Trianon lui rappelait ses premiers pas dans l'étude de la botanique, sous la direction de son intelligente mère. Trianon était le berceau de la *Méthode naturelle*... C'est là que Bernard de Jussieu fonda cette œuvre de génie des familles naturelles, perfectionnée depuis par son neveu, Antoine-Laurent de Jussieu, dans son livre immortel, le *Genera plantarum*. Puis,

Trianon racontait nombre d'épisodes gracieux ou terribles, depuis l'histoire de la royauté de Louis XIV, son fondateur, jusqu'à l'époque actuelle.

A ces divers titres, le comte Jaubert s'était véritablement passionné pour l'histoire et l'inventaire des cultures de Trianon, et il pressait activement l'achèvement de ce travail, comme s'il eût craint qu'il ne lui fût pas donné de le terminer ! Espérons que ce curieux ensemble de documents sera complété, et que, conformément aux vœux de la famille du comte Jaubert, le livre qui nous était promis par une savante introduction sera prochainement livré à la publicité.

Jamais, pour le comte Jaubert, la botanique ne perdait ses droits ; un heureux aperçu, une ingénieuse association d'idées, ramenait à propos ses chères plantes dans une dissertation, quel qu'en fût le sujet. Dans ses explications sur la proposition de loi relative à la liberté de l'enseignement supérieur, nous lisons : « L'époque où nous vivons a de magnifiques côtés... ; mais ne semble-t-il pas que le corps social lui-même soit assujéti à cette loi du *balancement organique*, bien connue des physiologistes, qui veut qu'alors que se développe outre mesure une des parties maîtresses de l'être vivant, ce ne soit qu'au détriment des autres, qui s'affaiblissent proportionnellement, et vont même jusqu'à s'atrophier ? C'est ainsi que chez les végétaux on voit l'exubérance du feuillage amener fatalement l'exiguïté et jusqu'à la dégénérescence du fruit et de la semence où gît essentiellement la vie. De notre temps, si le côté matériel est splendide, plein de merveilles, le côté moral est en voie de dépérissement. Il faut fortifier l'élément moral en émondant et régularisant l'autre. »

C'est vers la fin d'octobre dernier (1874), que le comte Jaubert, à bout de force, mais non d'énergie et de courage, se décida à aller prendre quelques semaines de repos à Montpellier, comme il l'avait fait, pour quelques jours seulement, l'année précédente à Hyères. Les préoccupations politiques et les travaux botaniques ne laissaient guère de place, chez notre cher malade, aux soins de la santé, car le 8 novembre 1874 il adressait à la Société botanique une lettre datée de Montpellier (1), lettre dans laquelle notre éminent confrère discutait avec la plus entière liberté d'esprit une question de géographie botanique et une question de linguistique, à l'occasion d'une note publiée par un journal sur les îles Chausey (côte de Normandie).

Mais l'état général du malade s'aggrave : affaiblissement, douleurs pleurétiques, perte d'appétit ; une nuit passée à l'achèvement d'une brochure sur la loi relative à la liberté de l'enseignement supérieur achève de jeter le désordre dans ses fonctions digestives. Sa famille accourt à Montpellier auprès de lui. Quinze jours plus tard, le 5 décembre 1874, il rendait le dernier soupir.

Le comte Jaubert a été surpris par la mort en pleine connaissance et ne

(1) Voyez *Bulletin de la Société botanique de France*, novembre 1874, p. 273.

s'est pas vu mourir. Le jour de sa mort, il surveillait attentivement l'expédition de sa brochure sur l'enseignement supérieur. Sa belle âme n'avait jamais cessé d'être digne de subir sans crainte la suprême épreuve ; ses sentiments religieux lui avaient fait désirer, dès la veille, les secours fortifiants de la religion.

N'ayant jamais voulu croire à la gravité de son état, il n'avait pris aucune disposition testamentaire relativement à la destination et à la conservation de sa précieuse galerie botanique (herbier et bibliothèque). Ces importantes collections seront conservées précieusement par sa famille ; mais qu'il nous soit permis d'exprimer le vœu qu'elles continuent à être accessibles aux amis de la science.

La dépouille mortelle du comte Jaubert a été transportée immédiatement de Montpellier au château du domaine de Givry (commune de Cours-les-Barres, Cher), où la cérémonie religieuse a eu lieu le vendredi 9 décembre.

De touchants discours, résumant en termes émus une vie si grandement remplie, ont été prononcés sur la tombe par M. Henri Fournier, député du Cher, et par M. Paul Luras, préfet du Cher (1).

• Laissez-moi, a dit M. Fournier, vous révéler un fait qui, mieux que tous, montrera ce qu'était l'homme que nous pleurons : l'Assemblée nationale discutait le projet que M. Jaubert nous avait soumis sur la liberté de l'enseignement supérieur ; loin de nous, expirant, alors qu'il confiait à Dieu son

(1) M. Edouard Bureau, président de la Société botanique de France, en annonçant, à la séance du 11 décembre 1874, « la perte profondément douloureuse qu'elle venait de faire en la personne de l'un de ses membres les plus illustres et de ses plus éminents protecteurs », a ajouté que : « il a vivement regretté qu'une grave indisposition ne lui ait pas permis d'assister aux funérailles de M. le comte Jaubert, et qu'il a prié notre confrère M. Emmanuel Duvergier de Hauranne, qui s'y trouvait déjà appelé à titre de parent, de vouloir bien y représenter aussi la Société botanique de France. »

M. de Schœnefeld, secrétaire général de la Société, a ajouté : « Honoré d'une manière spéciale des bontés de l'homme éminent dont la perte vient de vous être annoncée, j'ai pu jouir durant plus de trente années de la faveur insigne d'être admis dans son intimité... Son souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur. Si la mort de M. le comte Jaubert est un grand malheur pour la science et un deuil profond pour notre Société entière, j'ose dire qu'aucun de nos confrères n'en est plus douloureusement frappé que moi. »

L'auteur de cette notice, alors à l'un des points extrêmes de la France, dans le département du Var, n'a pu être prévenu à temps, du jour de la cérémonie funèbre, il se fût fait un devoir sacré de venir dire un douloureux et dernier adieu au protecteur et à l'ami, au maître cher et vénéré.

A la séance du 18 décembre 1874, lecture est donnée de la lettre suivante, adressée par la Société royale de Belgique à la Société botanique de France :

« Messieurs, j'ai l'honneur de vous informer que, dans sa séance du 6 de ce mois, l'assemblée générale de la Société royale de botanique de Belgique a invité son Bureau à témoigner à la Société botanique de France la part qu'elle prend à la perte que sa sœur de France vient de faire en la personne de M. le comte Jaubert. — Notre Société a été douloureusement affectée en apprenant la mort de cet homme éminent dont le grand savoir et les nombreux services qu'il a rendus à la science sont justement appréciés de tous les botanistes belges. — (Au nom du Bureau de la Société royale de botanique de Belgique : Fr. Crépin, secrétaire général.) »

âme, et qu'il recevait plein d'espérance et de foi le suprême viatique, il adressait en même temps à l'illustre prélat qui défendait la loi (Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans), et à l'ami désolé qui vous parle, de longues considérations sur le point le plus délicat de cette délicate question, mémoire posthume que nous communiquerons à l'Assemblée. »

« M. le comte Jaubert, a dit de son côté M. le préfet du Cher, excellait à susciter le zèle de ceux qui l'approchaient, et à les entraîner ensuite dans une action commune... Imitons ses exemples ! et suivons ses leçons. »

Enfin, M. Buffet, président de l'Assemblée nationale, annonçant à la Chambre la mort de M. le comte Jaubert, s'exprimait ainsi : « J'ai la douleur d'informer l'Assemblée de la mort d'un de nos collègues les plus distingués, les plus estimés, et, je puis le dire, les plus aimés, M. le comte Jaubert. Il est décédé ce matin à Montpellier, au moment même où l'Assemblée s'occupait de la proposition dont il était l'auteur. La mort de M. Jaubert laissera dans l'Assemblée de profonds et unanimes regrets. Député, ministre, pair de France, membre de l'Institut, partout il s'était fait une grande place par son mérite et par les services rendus, par son dévouement au pays et à la science. Vous me permettrez d'ajouter que par l'élévation et par la bienveillance de son caractère, il avait conquis l'affection de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. »

Nous n'ajouterons qu'une parole à cette touchante oraison funèbre prononcée à la tribune française. Le comte Jaubert n'est pas mort tout entier pour nous : les hommes de sa valeur ne meurent pas ! leur cœur, leur esprit, et non-seulement leurs pensées, mais la forme de leurs pensées, sont conservés dans notre mémoire et dans leurs écrits ! Aussi serait-il vrai de dire, en faisant allusion au panthéon cosmopolite de tous les temps : Nos meilleurs conseillers, nos plus grands modèles, nos plus sages et plus fidèles amis ne sont plus de ce monde, et pourtant ils sont avec nous ! Vivons toujours dans leur intimité ! Le secret de la science et de la sagesse est dans cette mystérieuse alliance du passé avec le présent, et dans les éloquentes confidences que les illustres morts, quand nous savons consulter leur mémoire et leurs écrits, font aux survivants !

M. le Dr Bras fait la communication suivante :

SUR LE *SAPONARIA BELLIDIFOLIA* Smith, ET LE *SPECULARIA CASTELLANA* Lange,
par M. le docteur BRAS.

Après la communication si intéressante que vous venez d'entendre, dans laquelle notre honorable président vous a tenu avec un si grand charme dans les hautes régions de la science, en vous traçant de main de maître le tableau de la vie, si bien remplie, d'un des membres les plus distingués de notre asso-